

L'AMOUR EST INGÉNIEUX — (Suite et fin)



V
... pour tomber dans les bras de sa belle. Ah ! quel bec, mes amis, quel bec !...



VI
... Puis la manœuvre inverse a reconduit le brave amoureux à son poteau. Saluez, mesdames et messieurs, cet ingénieux truc de l'amour !

riches en arriveraient peut-être à se manger entre eux, faute d'autre chose, il alla trouver le roi, et lui promit, sans dire ses projets, de remédier au mal, si Aymeril voulait lui accorder la main de sa fille, la princesse Liliane.

C'était une mignonne enfant aux yeux d'or, aux cheveux blonds comme des épis au soleil, et parfumés comme du foin coupé. Tout le monde adorait Liliane, tant elle était douce et bonne, et le petit gardeur d'oies, qui pensait plus de bien de la bonté que de la fortune, faisait comme tout le monde.

Aymeril eut bien un mouvement de révolte à la pensée de donner Liliane à ce rustre, qui n'avait pour tout bien au soleil que son visage hâlé, ses yeux bleus, et l'éblouissement du sourire de ses dents blanches dans sa bouche rouge, mais ce jeune gars promettait de rendre la paix au royaume, et comme Aymeril était aussi juste que bon, il ne pouvait refuser le moyen de réparer un mal qu'il avait bien involontairement causé. Liliane fut donc fiancée au gardeur d'oies, et le mariage fixé au jour où, grâce à l'activité du jeune héros, hommes et femmes pourraient se vêtir et manger.

D'ailleurs, il fallait bien qu'on trouvât des couturières habiles pour confectionner les robes de la princesse, car quelle apparence que la fille d'Aymeril pût se marier sans les toilettes d'usage : la robe de satin ornée de dentelle d'argent de lune, la toilette couleur de soleil et d'étoiles, et les robes de cérémonie en samis jaune et en velours nacarat, que revêtent seules les princesses de contes de fées. Il fallait aussi des cuisiniers pour préparer le repas de noces, des domestiques pour le servir, des filles de chambre pour Liliane.

Le fiancé fit merveille ; infatigable, il courait nuit et jour ; franchissait, sur les ailes de l'Amour, les frontières du Merle blanc, pour aller quérir, dans les pauvres royaumes qui n'ont point de roi Aymeril, tout ce qu'il fallait pour rendre le bien être aux sujets de son futur beau père.

Il s'approvisionna de tout, et amena avec lui des employés et des ouvriers de tous genres, ainsi que des domestiques stylés, mais à la condition qu'il serait le seul maître de tout ce monde.

Au bout d'un mois, il ouvrit d'immenses magasins, où s'agitait une véritable armée d'ouvriers et d'employés. Ce fut un envahissement : il y avait encore plus d'empressement dans la foule qu'au jour fatal où le roi avait enrichi ses sujets ; Aymeril qui assistait à ce spectacle, se réjouissait dans son cœur et bénissait le sauveur de son peuple... mais il n'était pas au bout de ses surprises.

L'ingénieux gardeur d'oies, toujours guidé par la fée Raison, fit payer ses produits des prix exorbitants, de sorte qu'en peu de temps, tous les enrichis furent aussi pauvres qu'avant, et que le jour du mariage, le marié put apporter en dot à sa princesse, les titres de rente dont le bon roi s'était dépourvu.

Le mariage eut lieu en grande pompe, la fée Raison reprit sa place dans les logis que n'occupait plus la fortune ; il y eut encore, dans le pays du Merle blanc, des patrons et des ouvriers, des maîtres et des domestiques, des acheteurs et des vendeurs, des pauvres et des riches, c'est-à-dire des gens nécessiteux et des gens charitables, et tout y redevint pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

OISELETTE.

IL N'A PU FAIRE MIEUX

Premier électeur (indigné).—J'apprends qu'à la dernière élection, vous avez vendu votre vote pour \$10 ! N'avez-vous pas honte de vous-même ?

Second électeur (très froid).—C'est le plus que j'ai pu avoir.

DOUBLE SURPRISE

M. Francparler (un veuf d'une quarantaine d'années, à sa fille âgée de 17 ans).—Juliette, as-tu appris que ta gouvernante allait se marier ?

Juliette (très surprise).—Non, papa, je n'en ai pas entendu parler ! je suis fièrement contents tout de même ! Cette bête de fille va donc s'en aller enfin ! Oh ! que je la déteste ! Et quel est l'homme assez abruti pour s'être laissé prendre par cette harpie.

M. Francparler (découragé).—Moi, Juliette.

LA SEULE RAISON

La mère.—Qu'aimerais-tu mieux faire, aujourd'hui ? Aller à l'école ou m'aider à travailler dans mon jardin ?

Le petit Joe.—J'aime mieux aller à l'école, maman !

La mère.—Ah ! Comment cela se fait-il ?

Le petit Joe.—Parce que le maître est malade et qu'il nous dira d'aller jouer.

TOUJOURS LE MÊME

Lui.—Mlle Beaubien dit qu'elle a été demandée en mariage cent fois, dans le cours de l'été.

Elle.—C'est vrai.

Lui.—Elle doit être très populaire, cette jeune fille ?

Elle.—Oh ! Pas tant que ça. C'est M. Tenace qui l'a demandée en mariage tous les jours, pendant trois mois.

LE NOM QUI LUI APPARTENAIT

La maîtresse (furieuse).—Brigitte ! Vous êtes une tête folle, ma fille. Comment, vous servez sur la table les pommes de terres non épluchées et cela un jour où j'ai du monde à dîner !

Vous... vous... comment vais-je vous appeler ?

Brigitte (d'un air aimable).—Appelez-moi Agnès, madame, c'est mon autre nom.

CES BONS HABITANTS

Pénoule.—Eh bin ! quoi don', la Josephite ? Voat' rhume est dor' toujou' aus-i grous ? Si s'ment j' pouvions l' partager, ça l' déminurait !

Josephite.—Oh ! parguienne ! j' suis point r'gardante, j' vous l' donnerais bin tout entier.

UNE ÉCLIPSE

La mère (anxieuse).—J'ai peur que ton mari ne soit malade. Comment paraissait-il ce matin au déjeuner ?

Mme Jeunemariée.—Je ne l'ai pas vu. Il lisait son journal.

CE QU'ELLE AVAIT FAIT

Une petite fille de douze ans, qui avait une narration à faire et qui n'aimait pas les garçons, écrivait les lignes suivantes : — " Si j'avais le moyen de faire à ma guise, la moitié des garçons qui existent dans le monde seraient des filles et l'autre moitié des poupées "

VALAIT LA PEINE D'ÊTRE GARDÉE



Joseph.—Et dire que le bourgeois m'a averti que s'il m'attrappait à toucher encore à son vieux cognac, il se priverait de mes services !

Baptiste.—Vrai ! Ça serait pourtant une pitié que de perdre un maître qui possède d'aussi bonnes choses !

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL